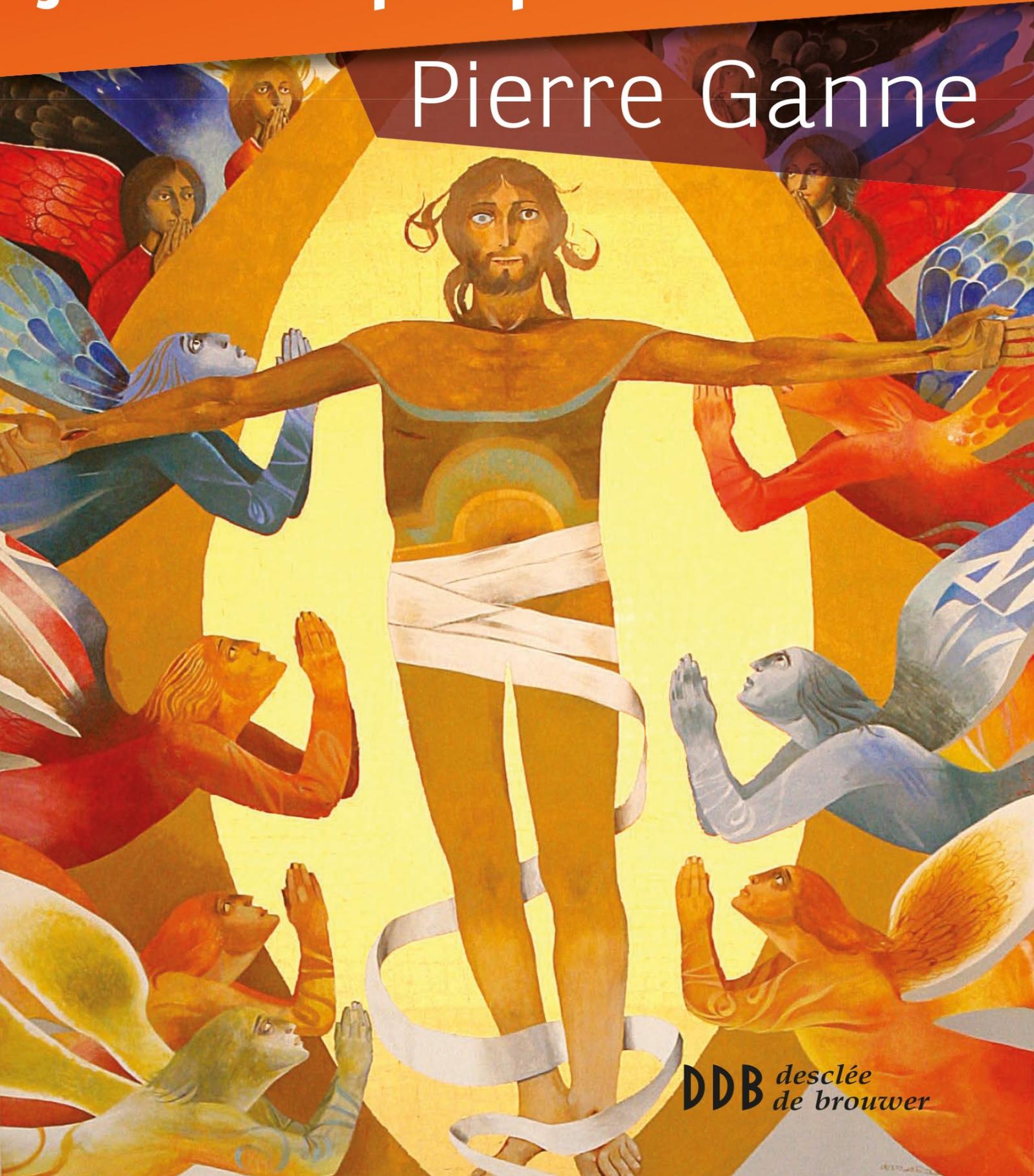


Qu'avez-vous fait des prophètes ?

Pierre Ganne



DDB *desclée
de brouwer*

Qu'avez-vous fait des prophètes

Du même auteur

ŒUVRES :

Appelés à la liberté, Éditions du Cerf, 1974.

Espérer, Éditions du Cerf, 1975.

La Création, Éditions du Cerf, 1976.

Qui dites-vous que je suis ? » Leçons sur le Christ, Éditions du Centurion, 1982.

Le don de l'Esprit. Leçons sur l'Esprit Saint, Éditions du Centurion, 1984.

Je suis ton Dieu et tu es mon peuple ». *Leçons sur l'Alliance*, Éditions du Centurion, 1986.

L'Évangile et le mal, Éditions Anne Sigier, 1999.

Dans l'ouvrage collectif, *La spirale mimétique. Dix-huit leçons sur René Girard* (sous la direction de Maria Stella Barberi), Desclée de Brouwer, 2001, « La violence originelle. Note sur René Girard et sa méthode », p. 17–35.

Révélation de Dieu, révélation de l'homme, Éditions Anne Sigier, 2002.

Le Pauvre et le Prophète, Éditions Anne Sigier, 2003 (première édition 1973).

La route vers la vie. Péché, pardon, communion des saints, Éditions Anne Sigier, 2006.

Êtes-vous libre ? Éditions Anne Sigier, 2008.

Notre raison d'espérer, Lethielleux/DDB, 2009.

Maudel, humour, joie et liberté, Éditions du Tricorne, 14 rue Lissignol, CH 1201 Genève, 2012 (première édition 1966).

ENREGISTREMENT CD :

Œuvre le don de l'Esprit Saint (coffret de 6 CD), A.M.E., Lyon, 2006.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'ont pas été faits par les prophètes eux-mêmes – sauf Jérémie, précisément, qui dit avoir mis par écrit ses oracles, ses prophéties – mais par leurs disciples. Les prophètes n'étaient en effet pas des isolés, contrairement à ce qu'on pourrait penser. Ils étaient des fondateurs, à l'origine de spiritualités diverses, comme il y en a eu dans l'Église : saint Benoît, saint Dominique, saint François, saint Ignace, etc. Il y a eu des disciples d'Isaïe avec une spiritualité isaïenne, des disciples de Jérémie avec une spiritualité jérémienne, etc. Ces disciples ont recueilli leurs oracles, leurs prophéties, et en ont fait des recueils. Eux-mêmes ont médité, prié là-dessus. Beaucoup de psaumes attribués à David viennent en fait de Jérémie et de ses disciples, mais c'est une manière de parler. À ces recueils, les disciples ont ajouté eux-mêmes leurs propres réflexions.

Pour les lire, il faut donc savoir tout d'abord que ce sont des recueils, et ensuite, que les passages ne sont pas tous contemporains, qu'ils se rapportent à des périodes différentes. Dans toutes les éditions de la Bible, comme la *Bible de Jérusalem*, on trouve en note, en général, la date de la prophétie quand elle est connue, ce qui n'est pas toujours le cas (les trois Évangiles synoptiques ont été faits de la même façon. Ce sont des recueils disparates de péricopes, c'est-à-dire de morceaux ajoutés les uns aux autres, plus ou moins groupés autour d'un centre d'intérêt).

Un exemple : le quatrain d'Amos 4, 1–3

Relisons ce quatrain du prophète Amos. On est en 740 avant J.-C., dans le royaume de Samarie. C'est une époque de prospérité. Le commerce marche bien. Tout marche bien, pour certains, bien entendu ; car, à côté de la prospérité et des

grandes fortunes, il y a une misère criante (choses que l'on voit encore de nos jours, non ?) Le prophète était indigné par cette situation. Il y voyait le refus du dessein de Dieu et il le dit. Mais là, il s'en prend aux dames de Samarie (il en faut pour tout le monde) et il leur fait un petit quatrain. À Samarie, on faisait de grands banquets. Il y avait un excellent vin (aujourd'hui encore), des pâturages, de la viande excellente aussi. Les riches festoyaient au son de la musique avec des luths, des flûtes. Ils dansaient, se couronnaient de fleurs. Le prophète vint dans un de ces banquets (en Orient tout le monde peut entrer dans un banquet, on ne vous met pas à la porte, vous prenez votre part).

Il y avait des vaches célèbres qui venaient du Bashân, riche région d'élevage. Alors Amos s'adressa à ces dames en les interpellant de la façon suivante (imaginez un sermon commençant ainsi dans votre cathédrale...)² :

« Écoutez cette parole, vaches de Bashân
qui demeurez sur la montagne de Samarie,
vous qui opprimez les faibles, écrasez les pauvres,
vous qui dites à vos maris : “Apporte et buvons !” »
[gagne de l'argent, je me charge de le dépenser.]

Le Seigneur Yahvé le jure par sa sainteté :

Oui, des jours vont fondre sur vous
où l'on vous enlèvera avec des crocs
et jusqu'aux dernières avec des harpons ;
vous sortirez par les brèches [de la ville], chacune droit devant
soi,
et vous serez poussées vers l'Hermon » [vers l'exil].

Et effectivement, quinze ans plus tard, la ville a été détruite et ses dames ont pris le chemin de l'exil. Mais le traducteur ici n'a pas été jusqu'au bout. Il n'a pas traduit le texte dans sa

verdeur. C'étaient en effet des gens qui avaient un langage dru, solide, vrai. Le sens est celui-ci : il vient de parler de vaches parce qu'ils mangeaient de bons morceaux, justement, et il voit ces dames de Samarie dépecées comme un veau. Le veau était coupé en deux, on attachait des crocs au naseau pour une moitié et des harpons au derrière pour l'autre. Il leur dit : « On vous enlèvera par le nez avec des crocs et par le derrière avec des harpons. » Voilà, cela fait un sermon. Et après il s'en alla. L'ensemble fait en hébreu quatre vers. C'est tout.

Or, la civilisation en Orient est orale. Dans une civilisation orale, les gens ont une mémoire extraordinaire : ils vous retiennent une poésie immédiatement. J'en ai fait l'expérience, car j'ai enseigné au Liban autrefois. J'avais comme élèves des petits Orientaux, et je leur faisais, le dimanche, un petit sermon. Trois des élèves me répétaient mot à mot mon sermon, tout de suite après, ils le retenaient immédiatement ! Moi, je n'en étais pas capable car j'improvisais.

Les auditeurs des prophètes, comme les auditeurs du Christ d'ailleurs, retenaient le mot à mot même de ce qui avait été dit. Ils avaient des traditions orales, une culture orale, tandis que maintenant nous avons une mémoire de papier : sans nos agendas, nous serions complètement perdus. Ces quatrains poétiques, prophétiques, étaient retenus immédiatement, et puis, ils étaient répétés : « Voilà ce qu'a dit le prophète... » Bien des gens disaient en rigolant :

— Toujours le même. Toujours un empêcheur de tourner en rond. Qu'est-ce qu'il vient nous embêter ? Ça va très bien. Tout marche très bien. Qu'est-ce qu'il nous veut ?

D'autres disaient :

— Il faudrait peut-être réfléchir à ce qu'il dit. Ce n'est peut-être pas un fou. Peut-être que ce qu'il dit est vrai ?

Et la conscience aidant, ils reconnaissaient :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

adoraient en effet la lune). Sors de là et va de l'avant.

— Mais où, Seigneur ?

— Tu verras bien. Je t'appelle, moi. Libère-toi.

— Mais c'est une belle civilisation ici ; elle n'est pas si mal que ça...

— Ne raisonne plus, mon vieux. Allez, il faut faire quelque chose. Quitte tout ça, libère-toi.

« Et avant Abraham ? » se sont alors dit les prophètes. Pour nous, au XX^e siècle, c'est la préhistoire et nous parlons de l'homme de Néanderthal, de l'homme de Cro-magnon, des australopithèques, etc., mais à leur époque ils avaient d'autres vieux récits qui racontaient la préhistoire : le déluge, la tour de Babel... une histoire des origines qui était commune dans tout l'Orient. Les prophètes se sont dit :

— Cela nous éclaire. Cette puissance de libération de Dieu s'exerçait déjà. Des hommes ont été touchés. Ils ont été libérés. Noé a été libéré du déluge. Donc, il y avait une puissance de libération déjà pour eux. C'est la même qui s'est révélée à nous.

« Et tout à l'origine, alors ? » La vérité du Dieu *créateur* s'est formulée du temps des prophètes aussi, mais après un mûrissement, une maturation. Non pas comme une affirmation abstraite, mais comme une expérience vécue dans la foi, celle d'une libération.

Réfléchissons un instant. Croyez-vous que le bébé français crie en naissant : « Vive Vercingétorix » ? Non, la conscience concrète ne remonte pas tout de suite à ses origines. Elle va être une prise de conscience progressive. De même, Israël n'a pas pris conscience tout de suite de ses origines. L'enfant d'Israël n'a pas commencé par crier : « Vive Yahvé, le tout-puissant ! » Si on ne s'habitue pas à penser ainsi, on se rendra malade car on ne va pas impunément contre la démarche concrète, contre la

vie⁶.

Les récits de la Genèse ne sont donc pas les plus anciens documents de la Bible. Ils ont été rédigés justement au VI^e siècle av. J.-C., à l'époque de l'Exil, quand on a pris conscience de l'unité de l'histoire et qu'on a pu l'écrire, quand le commencement s'est révélé⁷. Autrement dit, *l'ordre d'invention réel est le contraire de l'ordre d'exposition*. De même que si vous faites un voyage, par exemple, c'est une fois le voyage fait que vous pouvez le raconter et dire : « Je suis parti de tel endroit... »

La conscience réelle est ainsi, et la foi n'est pas autre chose qu'une réflexion sur la vie. Elle est perception du réel, du réel total. Mais l'enfant qui naît n'a pas une perception du réel total ; il y entrera petit à petit (celui qui a l'esprit abstrait, par contre, marche sur la tête – ce qui est très pénible, même avec de l'entraînement – et il se pose des problèmes inutiles : « Pourquoi a-t-on le ciel sous les pieds ? »)

À partir du second Isaïe, l'Alliance s'enracine dans la Création. Elle est le sens de la Création, la vérité de la Création. Ainsi Jérémie dit-il (31, 35–37) :

« Ainsi parle Yahvé,
lui qui établit le soleil pour éclairer de jour,
la lune et les étoiles pour éclairer de nuit,
qui brasse la mer et en fait mugir les flots,
lui dont le nom est Yahvé Sabaot : [...] »

Yahvé Sabaot, c'est-à-dire le Dieu des puissances du monde, le Dieu créateur. Autrement dit, Dieu juge en tant que créateur. Ce Dieu de l'Alliance est le Dieu créateur.

« Voici venir des jours – oracle de Yahvé – où la Ville de Yahvé

sera reconstruite depuis la tour de Hananéel jusqu'à la porte de l'Angle » (Jr 31, 38).

Et plus loin (Jr 33, 14) :

« Voici venir des jours [...] où j'accomplirai la bonne parole que j'ai prononcée sur la maison d'Israël et celle de Juda :

En ces jours-là, en ces temps-là,
je ferai germer pour David un germe de Justice
qui exercera dans le pays droit et justice.

En ces jours-là, Juda sera sauvé
et Jérusalem habitera en sécurité.

Voici le nom dont on appellera la ville
“Yahvé-notre-justice”. »

Il y a un lien, une connexion entre l'Alliance et la Création. C'est ce lien qui est affirmé par les prophètes. L'expérience de l'Exode a reflué sur tout le passé pour l'éclairer, lui donner un sens de liberté, de libération, d'espérance.

S'il écrivait aujourd'hui, l'auteur biblique dirait très vraisemblablement :

— Les hommes de Néanderthal, de Cro-magnon, etc., ont eux aussi été touchés par cette espérance de libération, à leur manière, bien entendu, peut-être obscure mais très réelle. C'est pour cela qu'ils sont nos frères, frères de la même foi, de la même espérance.

Les croquants d'Israël ont découvert que Dieu ne se révèle que dans une expérience où *l'amour est engagé*, où la liberté est engagée. Il n'y a pas d'autre connaissance de Dieu. Dans l'amour, Dieu s'y reconnaît, Dieu s'y fait connaître. Et s'il ne vient pas, on l'appelle, on crie vers lui, on prie pour qu'il reprenne avec nous cette expérience, cette espérance, pour nous faire comprendre notre vérité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 3

Aperçu des thèmes dans Isaïe 1

Après avoir vu la source de la doctrine commune des prophètes, et avant de présenter plus précisément cette doctrine au chapitre suivant, lisons le début du livre d'Isaïe pour y relever quelques thèmes et percevoir leur actualité.

« Vision d'Isaïe, fils d'Amoç, qu'il eut au sujet de Juda et de Jérusalem, au temps d'Ozias, de Yotam, d'Achaz et d'Ezechias, rois de Juda » (1,1).

Cette phrase nous permet de le situer historiquement : Ozias est mort en 740 av. J.-C. et Ezéchias en 687. Puis vient un tout petit poème de trois ou quatre vers :

« Cieux, écoutez, terre, prête l'oreille,
car Yahvé parle :

“J'ai élevé et fait grandir des fils,
mais ils se sont révoltés contre moi.

Le bœuf reconnaît son bouvier
et l'âne la crèche de son maître,

Israël ne connaît rien,

mon peuple ne comprend rien” » (1, 2–3).

Nous trouvons là un thème très sérieux et très profond qui va déboucher dans l'Évangile sur *le thème de la connaissance de Dieu*. Qu'est-ce que connaître Dieu, au juste ? Où est la vraie connaissance de Dieu ? Cette question, toute petite et qui n'a l'air de rien, nous est posée aujourd'hui par des millions d'hommes. Il n'y a pas de question plus simple, il n'y en a pas

de plus difficile. « La vérité éternelle », dit Jésus, celle qui demeure, la vie en plénitude, « c'est qu'ils te connaissant, Père, toi, le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé » (Jn 17, 3). Que de fois des personnes, pour la plupart athées, me posent cette question : « Qu'est-ce qu'un chrétien appelle connaître Dieu ? Cette connaissance de Dieu, qu'a-t-elle à faire avec la vie des hommes ? »

Mais dans l'Église, nous sommes hypnotisés par la poussière de l'actualité et nous oublions les questions vitales, les questions fondamentales qui nous sont posées par la parole de Dieu.

« Écoute, Israël. » Arrête-toi un peu de vouloir sauver le monde, car ce n'est pas toi qui sauves le monde, c'est Dieu en toi, et demande-toi un peu ce que Dieu te veut. Quelle est sa volonté, au juste ? Quel est son dessein ? Approfondis-toi ! C'est peut-être l'exigence la plus urgente qui nous est demandée aujourd'hui : de *nous approfondir*. Ce n'est pas facile, car nous sommes pleins de formules apprises depuis notre enfance. Il vaut mieux les oublier et recommencer dans une nouvelle naissance où nous saurons ce qu'est connaître Dieu.

Deuxième thème : le châtement (nous verrons plus loin qu'il n'est pas tout à fait ce qu'on pense en général).

« Ah ! nation pécheresse, peuple chargé de crimes,
race malfaisante, fils pervers !
Ils ont abandonné Yahvé, méprisé le Saint d'Israël,
ils se sont détournés de lui » (1, 4).

Ils ne se sont pas détournés de lui comme on peut le penser, car ils pratiquent à tour de bras : ils prient, ils offrent sans cesse des sacrifices, le Temple ne désemplit pas. Mais il ne s'agit pas

de cela. Comment se sont-ils détournés de Dieu ? C'est la question.

« Où vous frapper encore,
puisque vous accumulez les trahisons ?
Toute la tête est malade, tout le cœur épuisé ;
de la plante des pieds à la tête, plus rien n'est intact :
blessures, contusions, plaies ouvertes
ni pansées, ni bandées,
ni soignées à l'huile.

Votre pays est déserté, vos villes incendiées,
vos terres sous vos yeux, des étrangers les ravagent ; [c'est la guerre]
c'est un désert, comme après la catastrophe de Sodome » (1, 5–7).

Ce thème du châtement revient constamment. Il reparaitra dans l'Évangile. Il faut bien en comprendre la signification, sinon on se trompe sur un point très grave.

Troisième thème : la critique. On pourrait dire la critique *du culte*, car ces hommes se détournent de Dieu alors qu'ils n'en ont pas l'air, bien au contraire. Ce sera un autre thème constant des prophètes et que nous retrouverons dans l'Évangile.

« Entendez la parole de Yahvé,
chefs de Sodome, [une insulte pour eux, Sodome était le peuple châtié par Dieu]
écoutez l'ordre de notre Dieu,
peuple de Gomorrhe !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

regarde, mais faites au moins le geste. Vous penserez ce que vous voudrez dans votre cœur, mais participez aux cérémonies officielles et acclamez l'empereur sous le titre de *Kyrios*. Faites le geste extérieur. Ainsi je n'aurai pas d'histoires auprès de l'empereur, et vous non plus...

Les chrétiens se divisaient alors :

— Non, c'est de l'hypocrisie, c'est de la duplicité, disaient les uns.

— Pourquoi pas ? disaient les autres. Dans le fond du cœur nous reconnaissons un seul Seigneur, mais il faut bien vivre... On fera le geste et on retournera à la maison... puis on ira à l'eucharistie.

La duplicité, oui, l'hypocrisie dénoncée par l'Évangile, la bouche qui parle contre le cœur. Or « la bouche doit confesser ce que pense le cœur », comme dit saint Paul (on peut aussi faire l'inverse et dire : « C'est le Seigneur Jésus qui est vraiment mon Dieu, la vraie puissance de salut, la seule espérance des hommes », mais seules les lèvres le disent, alors que dans la réalité on appuie sa vie sur d'autres puissances : l'argent, le prestige et autres idoles. Comme dit Isaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres mais son cœur est loin de moi »).

Bref, il y avait des chrétiens du temps des persécutions qui avaient cédé à cette puissance et qu'on appelait les « lapsi », les tombés. Il fallait les réconcilier avec la communauté, les tirer de leur hypocrisie, ce qui n'était pas toujours facile.

Il arrivait aussi que les gouverneurs romains disent :

— C'est à prendre ou à laisser. L'édit de l'empereur est sous peine de mort. Si vous ne marchez pas, vous serez mis à mort.

— Eh bien, répondaient les chrétiens, nous serons mis à mort. Du moins nous saurons pourquoi nous mourons : c'est en témoignage de la vérité du Christ.

Martyr veut dire « témoin ». Ils ne sont pas morts parce

qu'ils « croyaient en Dieu ». C'est facile de « croire en Dieu » en l'air, mais cela ne veut rien dire du tout. Non, croire en Dieu réellement, c'est fonder sa vie sur la puissance de salut donnée par Dieu.

Malheureusement, Dieu a toujours eu des concurrents dans les idoles. L'idolâtrie brise le vrai rapport avec Dieu. *Son fruit est l'injustice*. En effet, quand le rapport avec Dieu est faux, il arrive que les rapports des hommes entre eux deviennent aussi faux, des rapports menteurs, injustes. Si nous étions un peu perspicaces, clairvoyants, nous regarderions bien ce qui se passe dans l'histoire des hommes. Nous verrions que les grandes injustices sociales qui corrompent les rapports entre les hommes, réduisant certains hommes en instruments, en moyens pour les autres, ces injustices s'abritent toujours derrière une idolâtrie religieuse, ou derrière une idéologie quelconque. Les prophètes, justement, rendent clairvoyants à ces phénomènes.

Beaucoup de chrétiens ont des yeux pour ne point voir, comme ils ont des oreilles pour ne pas entendre.

— Mais regardez la réalité, disent les prophètes, puis l'Évangile, les rapports entre les hommes ne sont vrais que s'ils sont ressourcés, fondés sur le vrai rapport avec Dieu. Si Dieu est une puissance de libération, vous aurez avec vos frères des rapports d'homme libre.

Des *rapports d'homme libre* sont l'équivalent de rapports *d'amour vrai*. Autrement dit, je ne me servirai jamais de mes frères, ils ne seront jamais pour moi un moyen, un instrument.

Voilà pourquoi les prophètes dénoncent le péché, et le péché fondamental qui est le *péché d'injustice*. L'injustice dans *tous* les domaines des rapports entre les hommes. Ils dénoncent les injustices dans le commerce, par exemple les balances faussées, les prix injustes. Ils dénoncent l'injustice chez les magistrats chargés de rendre la justice, précisément, etc. Ils ont les yeux

ouverts sur les structures de la communauté des hommes, structures juridiques, économiques, etc., et ils disent :

— C'est là que l'injustice, le refus de l'Alliance de Dieu est vécu, c'est là qu'est le péché.

Ils nous révèlent ce qu'est le péché, au juste (j'y reviendrai, car c'est très important). Pour beaucoup de gens, les critères du mal, du péché, ce sont leurs « impressions ». Et après ? Certains péchés sont « impressionnants » mais d'autres pas du tout ; au contraire, ils font même bonne impression ! Quand on n'a pas de critère, ou de faux critères, on se trompe totalement sur ce qu'est le péché, c'est-à-dire la servitude des hommes, le mal de l'homme, ce qui fait mal à l'homme.

Les péchés de sensualité impressionnent, car ils agissent sur notre sensibilité, notre imagination. Mais *l'envie*, ce terrible mal qu'est l'envie, n'impressionne pas du tout. Et le péché *d'orgueil* ? Il n'impressionne pas non plus. Il fait même bonne impression. Quand je me regarde dans la glace le matin en me rasant et que je me dis : « Je suis unique au monde, il n'y en a pas un autre comme moi », je suis gonflé pour la journée... et encore plus si je pense à d'autres qui sont au-dessous de tout ! « Je te remercie, Seigneur, disait le pharisien, de n'être pas comme ce pauvre type de publicain là-bas, méprisable – et j'en connais des publicains ! Je te rends grâce Seigneur de ce que je suis. » Cela fait bonne impression, non ?

Si on se base sur l'impression pour savoir ce qu'est le péché, on est perdu. D'après quoi jugera-t-on alors ? D'après le milieu social auquel on appartient. Tout milieu a son code de morale, de fausse morale. Dans tout milieu humain il y a des actes qui se font et d'autres qui ne se font pas. Pourquoi ? On ne sait pas très bien, mais c'est ainsi. Le philosophe Bergson appelait cela une « morale close », la morale du milieu. Même les gangsters ont leur morale (je le sais parce que j'en ai connu.) Ils ont, par

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Fraude sur fraude ! Tromperie sur tromperie !
Ils se refusent à connaître Yahvé !
C'est pourquoi, ainsi parle Yahvé Sabaot.
Voici : au creuset je vais les éprouver, [...] » (Jr 9, 1–6).

Et un peu plus loin Jérémie dit :

« [...] qui veut se glorifier, qu'il trouve sa gloire en ceci :
avoir de l'intelligence et me connaître.
Car je suis Yahvé, qui exerce la bonté,
le droit et la justice sur la terre :
oui, c'est en cela que je me complais,
oracle de Yahvé » (Jr 9, 23).

Jérémie s'adresse au roi Joiaqim qui était en train de se bâtir
un petit Versailles :

« Malheur à qui bâtit son palais sans la justice
et ses chambres hautes sans le droit,
qui fait travailler pour rien son prochain, [la réquisition]
sans lui verser son salaire,
qui se dit : “Je vais me bâtir un palais imposant,
avec de spacieuses chambres hautes”,
qui y perce des ouvertures,
le lambrisse de cèdre, le peint en rouge.
Ne ferais-tu figure de roi
qu'en te distinguant pour le cèdre ?
Ton père, n'est-ce pas, mangeait et buvait ?
Mais il pratiquait la justice et le droit.
Alors tout allait bien pour lui !
Il jugeait la cause du pauvre et du malheureux.
Alors tout allait bien.

Me connaître, n'est-ce pas cela ? – oracle de Yahvé » (Jr 22, 13–16).

Il fallait un certain courage à un homme pour s'adresser ainsi au chef du peuple. Transposons à notre situation actuelle !

Les prophètes ont une idée très profonde de la connaissance de Dieu. En la découvrant, on comprend pourquoi l'injuste ne reconnaît pas Dieu.

La connaissance de Dieu n'est pas un ensemble d'idées exactes sur Dieu. Connaître Dieu est une *connaissance d'amitié*. Et l'amitié, c'est vouloir la même chose que l'ami. L'amitié est une volonté commune. Vouloir ce que Dieu veut, poursuivre les valeurs que Dieu veut, épouser sa volonté, c'est cela la connaissance de Dieu.

Si on pratique un culte, si on fait des gestes cultuels, c'est normalement avec la volonté d'accueillir la volonté de Dieu, de demander la force de faire ce que Dieu veut. Sinon, quel sens le culte peut-il bien avoir ?

Faire des sacrifices au Temple, c'est dire qu'on veut épouser la volonté de Dieu. Mais si par ailleurs, dans la vie, on accepte et pratique l'injustice, on est en contradiction vivante. Alors on est double, hypocrite, voire monstrueux. Le culte est faux. Ce n'est pas la peine d'aller au Temple. Car connaître Dieu, c'est pratiquer la justice et la volonté de Dieu, qui est par priorité une volonté de justice. Parce que Dieu veut *un peuple*, une communauté. Autrement dit, une communauté qui fait jouer des relations humaines ne peut pas reposer sur ce qui nie les relations humaines. Sinon un malaise se déclare un jour ou l'autre, car on ne peut pas vivre indéfiniment en contradiction, on ne peut pas vivre en permanence dans le mensonge.

Quand on fréquente les prophètes, on est toujours à un

niveau existentiel et non pas intellectualiste. Avec l'intellectualisme fatigué de notre époque, nous sommes loin de notre existence. Nous cherchons le *mishpat* de Dieu, la pédagogie de Dieu, dans des constructions sublimes qui décollent de la réalité. Alors Dieu nous dit : « Reviens à moi. »

On comprend pourquoi les prophètes disent que toute connaissance de Dieu est une transformation de l'être. Sans cette transformation, l'homme se décharge sur Dieu de ses horreurs profondes. L'homme a besoin d'être éduqué sur tous les plans et ce n'est jamais fait une fois pour toutes.

L'essence du sacrifice, c'est de faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit, par amour. Le prophète Osée le proclame : « C'est l'amour que je veux, non les sacrifices, la connaissance de Dieu, non les holocaustes » (Os 6, 6).

Quand nous, chrétiens, parlons de « sacrifice » [au sens de l'acte qui nous coûte], nous ne voyons souvent que le négatif, la souffrance, alors qu'il s'agit d'un acte éminemment positif de justice. Ce n'est pas la souffrance qui constitue le sacrifice, car elle est une contre-valeur. L'idée stupide de la valeur de la souffrance subsiste par la bande quand on pense qu'un acte est d'autant plus méritoire qu'il nous coûte davantage. Mais le mérite d'un acte consiste uniquement en l'amour qui le provoque, cet amour qui entraîne la justice. Voilà la doctrine de l'Évangile. Sinon Jésus n'aurait pas dit : « Aimez-vous les uns les autres », mais plutôt : faites-vous souffrir les uns les autres, car Dieu aime la souffrance !

Le tréfonds de l'homme doit être libéré. Ce ne sont pas les souffrances du Christ qui nous rachètent, c'est le don qu'il a fait de sa vie, de son amour, ou comme dit saint Paul, son « obéissance filiale¹². »

À ce moment-là on peut comprendre le rôle que peut avoir la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prophètes sont hommes de Dieu qu'ils sont moins hommes, c'est l'inverse.

Mais nous baignons dans la problématique athée, que les athées nous ont empruntée : plus il y a de Dieu, moins il y a de l'homme, et vice-versa. Finalement, Karl Marx a dit : choisissez Dieu ou l'homme, plus Dieu envahit un homme, plus il le dénature. Jamais les prophètes n'auraient donné dans cette bêtise, parce qu'ils avaient compris que la vérité de l'homme, c'est Dieu.

Nos athées nous ont emprunté notre problématique faussée, celle dont les chrétiens meurent. Nombre de chrétiens ne sont-ils pas docètes ? Ils ne croient pas à l'Incarnation du Christ, qui a seulement fait semblant. « Plus il y a de Dieu, moins il y a de l'homme. » Depuis que nos athées modernes ont mis systématiquement cette problématique à jour, nous pouvons la reconnaître.

Les prophètes, sous la lumière du Saint-Esprit, avaient fort bien compris que la vie de l'homme, c'est Dieu. Il est la vie de l'homme. Cela ne veut pas dire que les deux se confondent ni qu'ils sont des vases communicants.

« Fils de David » veut dire que c'est vraiment l'homme qui se sauve et qui se libère dans le don de Dieu. « La fidélité monte de la terre et la justice se penchera du haut du ciel », disait le psaume. Le royaume de Dieu est le véritable royaume de l'homme.

Remarque sur la civilisation technique et de consommation

Il y a aujourd'hui le formidable problème de *l'avoir*, problème très actuel pour notre monde technique. Je crois qu'il faudrait y réfléchir beaucoup pour ne pas faire de bêtises. Qu'est-ce qu'un *monde technique* ? C'est un monde qui peut

multiplier les richesses. Va-t-on par esprit de pauvreté dire : « Ah, non, ne produisons pas tant de richesses, tempérons la production » ? Il ne s'agit pas de cela. Il faut se rappeler la nécessité de rester libre et d'être juste. Comme l'homme a besoin de richesses pour vivre, s'il en use librement, il deviendra plus humain, plus cultivé, etc. La pauvreté de l'Évangile ne demande pas qu'une société technique produise moins mais qu'elle produise plus humainement, avec plus de justice et en gardant le souci de la liberté des hommes.

La question est sans doute difficile, comme toute question humaine, d'ailleurs. Encore faut-il ne pas faire de sottises. Les réactions contre la technique au nom de l'Évangile ou d'un soi-disant « idéal évangélique » n'ont pas manqué. Bien entendu, la multiplication de l'avoir, des richesses, augmente du coup la tentation des hommes, il faut le savoir, ce qui va opprimer leur liberté, et c'est un des grands drames d'aujourd'hui.

La révolte des étudiants en 1968, un peu partout dans le monde – j'en connais de très près – n'est pas une révolution¹⁴. C'est un refus total. Je crois qu'ils n'ont pas tous une conscience claire de ce qu'ils refusent, mais beaucoup l'ont. Ils refusent ce qu'on appelle une civilisation de consommation, c'est-à-dire une civilisation de l'avoir où l'homme est jugé d'après son avoir. Et ils le refusent violemment.

Si on comprend cela, on comprendra l'exigence évangélique de la pauvreté : le refus d'être transformé en chose, *le refus d'être transformé en un avoir*, le refus de juger les hommes d'après ce qu'ils ont, parce que la valeur de l'homme n'est pas de l'ordre de l'avoir, elle est plus profonde, et plus simple d'ailleurs. Ce qui fait la valeur de l'homme, c'est sa liberté, précisément, sa capacité à devenir libre. Or, une certaine civilisation, en effet, juge des hommes non pas d'après leur

liberté mais d'après ce qu'ils *consomment*. Dans cette civilisation, des hommes libres font peur et on construit des prisons pour les enfermer. Une civilisation de l'avoir est une civilisation de la prison, nécessairement.

Je ne veux pas dire que ces révoltes sont toujours claires, que tout ce qui s'y passe est bien. Non, je veux dire que la direction dans laquelle elles cherchent, et qu'on leur indique très mal dans notre civilisation, est celle d'une libération de l'avoir, j'en suis sûr, et c'est beaucoup.

J'ai vu des drames entre parents et enfants, des drames souvent assez pénibles, quelquefois tragi-comiques. Que de fois j'ai entendu des jeunes refuser les traditions familiales, la situation sociale... J'entends encore un jeune dire à son père : « Mais pour toi, Papa, je ne suis pas un être humain, je suis une situation, la tienne, que je vais continuer. Cela ne me suffit pas ! Ce n'est pas cela la vie, elle est ailleurs. Je ne suis pas une situation. Pour avoir une situation, tu vas faire de moi le rouage d'une société qui utilise les hommes, et qui tourne en produisant n'importe quoi mais pas pour répondre aux besoins des hommes, puisque même leurs besoins élémentaires ne sont pas satisfaits ! »

Ce sont des questions qui se posent dans ce monde technique. *Cette civilisation technique a un besoin extraordinaire de vraie pauvreté*, c'est-à-dire de ce sens de la liberté et de l'espérance, pour que les hommes pris dans cette civilisation n'y soient pas broyés, n'y soient pas avilis, transformés en chose, transformés en structures...

Y aura-t-il dans cette civilisation un « petit reste » qui va la sauver du désastre ? Car l'avoir conduit toujours au désastre quand il n'est pas dominé, quand l'homme ne reste pas libre de son avoir. Il y a sûrement un petit reste... Seulement, la question est posée aux chrétiens et à l'Église : l'Église saura-t-elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 5

L'expression poétique des prophètes

Avant de voir au chapitre suivant comment le sens du mot justice a évolué dans la Bible, arrêtons-nous un moment sur le langage des prophètes. Nous avons vu que l'un de leurs modes d'intervention était le poème, notamment le quatrain. Mais pourquoi s'exprimaient-ils dans un langage poétique, comme souvent aussi le reste de la Bible ? Ce n'est pas un détail futile, sauf pour les gens pour qui la poésie ne représente rien et qui ne sentent pas à quel point leur vie est de ce fait mutilée¹⁶.

« Les régions les plus nobles de la sensibilité »

Nous avons vu au chapitre I^{er} d'Isaïe l'image obsédante du prophète, celle des mains blanches levées vers Dieu et qui prient, mains blanches que Dieu voit rouges de sang. C'est typiquement une image créatrice, poétique. Les traductions françaises de la Bible laissent cependant à désirer, elles traduisent exactement et non pas poétiquement. La traduction anglaise est meilleure, de même que la traduction allemande par Luther. La différence avec les nôtres est considérable.

Prenons au chapitre 28 d'Isaïe le début de la série de poèmes sur Israël et Juda pour montrer comment fonctionne l'imagination créatrice du poète.

« Malheur à la superbe couronne des ivrognes d'Ephraïm,
à la fleur fanée de son orgueilleuse splendeur

qui domine la grasse vallée,
à ceux que terrasse le vin !

Voici un fort, un puissant, envoyé par le Seigneur,
comme une tornade de grêle, comme une tempête dévastatrice,
comme une tornade d'eaux abondantes et débordantes,
et, de sa main, il les jettera à terre.

Elles seront foulées aux pieds,
la superbe couronne des ivrognes d'Ephraïm
et la fleur fanée de son orgueilleuse splendeur
qui domine la grasse vallée.

Comme une figue d'avant l'été :
qui l'aperçoit la cueille
et, sitôt dans la main, sitôt gobée !

Ce jour-là, Yahvé Sabaot
deviendra une couronne de gloire
et un diadème splendide
pour le Reste de son peuple,
un esprit de justice
pour celui qui siège au tribunal
et un esprit de vaillance
pour celui qui repousse l'assaillant vers la porte » (Is 28, 1–6).

Il s'agit de gens qui font des cocktails, des banquets.
Suivant la mode de l'époque, ils se couronnent de fleurs, et il y
a des orchestres ! Le poète voit ces couronnes, elles vont fixer
son imagination et aboutir, par contraste, à la royauté de Dieu :

« Comme une tornade de grêle, [...]]
elles seront foulées aux pieds [...]]
Ce jour-là, Yahvé Sabaot
deviendra une couronne de gloire... »

C'est dit à des vigneronns qui savent ce que cela veut dire. C'est une chanson, manifestement, et il n'est pas dit que le prophète ne la chantait pas. Puis il continue, par contraste :

« Ce jour-là [la venue du règne de Dieu], Yahvé Sabaot deviendra [...] un diadème splendide pour le Reste de son peuple, un esprit de justice pour celui qui siège au tribunal et un esprit de vaillance pour celui qui repousse l'assaillant vers la porte. »

N'oublions pas que l'invasion est menaçante, elle est présente dans ces vers du prophète. Puis Isaïe s'en prend aux prêtres et aux faux prophètes :

« Eux titubent sous l'effet du vin, les boissons fortes les égarent. Prêtres et prophètes titubent sous l'effet de la boisson, ils sont victimes du vin ; les boissons fortes les égarent ; ils titubent en ayant des visions, ils trébuchent en rendant leurs sentences. Oui, toutes les tables sont pleines de vomissements abjects ; pas une place nette ! » (28, 7–8).

Et les chansonniers présents de répondre en se moquant d'Isaïe :

« “À qui fait-il la leçon ? à qui veut-il expliquer ses discours ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avec les prophètes. L'avenir n'est pas objet de savoir, et le prophète ne *sait* pas l'avenir de cette manière-là, comme s'il voyait se dérouler un film avant les autres. Le devenir, la *création*, n'est pas un film. Le foisonnement actuel des devins, mages et autres astrologues s'explique peut-être par le fait que l'homme aujourd'hui sent bien plus que dans le passé le poids d'un formidable conditionnement dont le mouvement l'entraîne. Il voudrait pouvoir lire d'avance vers où, ne serait-ce que pour se libérer d'une certaine angoisse.

En deuxième lieu, il y a la *prospectivité*, la *futurologie*. C'est une attitude très différente. Il s'agit d'un pouvoir technique sur l'avenir, d'une « science de l'avenir », même si l'expression est un peu paradoxale. L'humanité ne pouvant plus désormais se laisser vivre, laisser l'avenir venir passivement, elle est obligée de l'affronter, par conséquent, et de poser un certain nombre de conditions qui, techniquement, devront aboutir bien plus loin dans le temps. Nous retrouverons ces données au cours de ce chapitre. Pour l'instant, il faut seulement dire clairement que la prophétie n'est pas une prospectivité, elle est autre chose, comme nous allons le voir.

L'avenir n'est pas le futur

Quand on travaille longuement une question, on apprend bien des choses, puis, tout d'un coup, après une assez longue recherche, on est frappé par une chose tellement évidente qu'on se dit : « Comment est-ce possible que je ne l'aie pas vue avant ? » Eh bien, il y a déjà très longtemps, en étudiant les confessions de foi des premiers siècles, les *credo*, ainsi que le langage même de l'Écriture, j'ai été frappé par les expressions employées concernant l'avenir. Cet *avenir* ne se confond pas du

tout avec un *futur* : il y a une distinction essentielle entre *le futur* et *l'avenir*. Les confessions de foi ne parlent jamais d'une « vie future », jamais ! Elles parlent très exactement d'un « monde à venir », d'une « vie éternelle », de « siècles à venir », de « la venue du Christ ». Le Christ est littéralement un « à-venir », il doit venir. Il est même « l'avenir de l'humanité ».

Quelle différence y a-t-il avec le futur ? Une différence absolument essentielle. Faisons un peu appel à notre expérience. Nous disons « une entreprise qui a de l'avenir » ou « un homme qui a de l'avenir ». Or, il y a des situations économiques, psychiques, politiques qui sont inhumaines précisément parce que les hommes qui y sont plongés n'ont pas d'avenir. Le malheur d'un homme, son malheur essentiel, c'est de *n'avoir pas d'avenir*. Les hommes ont tous un *futur*, inexorablement. L'entreprise aussi a un futur, fût-ce la faillite ou la catastrophe. Ce futur arrive inévitablement, inexorablement. Que je le veuille ou non, que j'aie un avenir humain ou non, j'ai un futur. Il viendra. Et sans jouer sur les mots, il y a le couple d'amoureux, appelés « le futur » et « la future », auxquels on peut dire : « N'ayez pas peur, le futur viendra, vous vieillirez sûrement. » Mais la question qui se pose à eux, c'est précisément : « Quel sera notre avenir ? » C'est très différent, c'est une autre dimension. Cette distinction joue sur tous les plans, comme nous le verrons.

Il y a une sorte de fatalité du futur, c'est vrai, mais c'est précisément pour cette raison qu'il n'est pas un avenir humain. Le futur est vide, il est formel ou informel, comme vous voudrez, cela revient au même. Comme disent nos philosophes, ce qui est futur, c'est « l'être pour la mort ». La mort est du pur futur. Jamais personne ne dira qu'elle est un avenir humain. Le scandale de la mort précisément, c'est qu'elle semble briser tout avenir humain. Pourtant il n'y a rien de plus sûr dans le futur.

Autrement dit, *l'avenir a un contenu humain*, alors que le futur, de soi, n'en a pas. C'est peut-être sous la pression de cette évidence intérieure que les confessions de foi parlent d'un avenir mais pas d'un futur. L'avenir a un contenu humain, il est déjà une présence.

Au sens étymologique du mot, qui est d'ailleurs celui des confessions de foi, l'avenir peut *venir*, effectivement, mais pas le futur. C'est nous qui sommes précipités dans le futur, bon gré mal gré. Il nous attire vertigineusement, ce qui nous fait un peu peur. Et je comprends d'un certain côté qu'on essaye de « lire dans le futur » pour calmer une angoisse existentielle. Tandis que l'avenir ne crée pas d'angoisse, c'est *l'absence* d'avenir qui en crée. Si certaines situations sont inhumaines, c'est parce que les êtres humains n'y ont pas d'avenir. Leur humanité est blessée, mortellement atteinte. Que leur futur soit « d'être pour la mort », ce n'est pas du tout un avenir.

Nous découvrons ainsi que c'est nous qui interrogeons le futur, mais que c'est l'avenir qui *nous interroge maintenant*. L'avenir est présent en nous sous forme d'interrogation, tandis que le futur n'interroge absolument pas. Il n'a rien à dire. Mais nous essayons de l'interroger, en vain. Et quand il s'agit de l'humanité, de l'avenir absolu de l'humanité, tel qu'il se pose de façon urgente aujourd'hui à travers toute une évolution massive qu'il nous faut affronter, c'est bien l'avenir qui nous pose la question : « Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que tu es ? » Il s'agit d'un avenir total qui pose une question totale : « Qu'est-ce que l'homme ? » Pour la simple raison que tu ne peux pas décider de ton avenir sans répondre à la question de ce que tu es.

Si l'on se pose la question dans un présent abstrait, séparé de l'avenir, on en reste à un niveau théorique, métaphysique, où l'on peut répondre n'importe quoi, sans grande importance. Alors que, si c'est *ton* avenir qui rend la question présente et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ton présent est-il vide ? T'aliènes-tu dans un futur ? Regarde les prophètes : leur attitude s'oriente vers ce secret qu'au cœur de la vie il y a l'Amour créateur. En lisant les prophètes, tu verras que toute création est dans cette présence-là. Ils ont refusé de fonder l'avenir sur un pouvoir humain de maîtrise – c'est cela le *pauvre*, précisément – parce que l'avenir est une création nouvelle. Les moyens humains, savoirs et pouvoirs techniques ou autres, sont à situer dans la totalité créatrice de l'homme.

Voilà pourquoi le baptême nous fait participer à la prophétie du Christ. À condition, bien sûr, que nous donnions une réponse de tout notre être.

Je discute souvent avec des jeunes, et ils posent une vraie question :

— Comment peut-on promettre une fidélité, engager l'avenir ?

— Si tu n'engages pas l'avenir, leur dis-je, comment peux-tu dire : je t'aime ? Tu peux peut-être dire : je t'utilise... Toute création engage l'avenir parce qu'elle est œuvre d'amour. Tu ne peux pas savoir d'avance ce qu'il sera, tu ne peux pas le maîtriser techniquement. Certes, il te faudra prendre certains moyens humains pour cet avenir, mais ne fonde pas sur eux ton couple, ton foyer. Dans le présent, dans le potentiel d'amour du présent, là oui, *tu peux créer*, et alors il en viendra une nouveauté, un renouvellement, qui ne ressemblera à aucune ornière sociale ou religieuse ou juridique ou sentimentale.

Nous sommes là au cœur du prophétisme, car la question que se posaient les prophètes n'était pas la foi mais la *fidélité*, c'est-à-dire cette création *continue*.

Dans certaines situations d'épreuve, on se demande comment une fidélité créatrice est encore possible. Et pourtant, c'est là que ton potentiel de présence *se révèle*, ton potentiel de présence à toi-même, de présence au monde, de présence tout

court à l'Amour créateur. Il se révèle dans ta réponse aux difficultés dans l'épreuve.

Une *é-preuve*, le mot le dit bien, n'est pas une preuve, une démonstration, c'est la révélation de ton potentiel de présence. Et la fidélité est là.

« Tout est à vous, l'avenir aussi » dit saint Paul. Pourquoi ? Parce que *vous êtes aimés absolument*.

Si tu y croyais vraiment, si tu étais totalement présent à toi-même, voulant répondre de ton avenir, tu découvrirais peut-être que cet amour ne peut pas se séparer de cette présence créatrice. Dieu est celui qui rend absolument possible cette création qu'est l'homme, cette création de soi par soi.

Je comprends très bien des fiancés, un jeune couple qui me dirait :

— Nous ne pouvons pas engager notre avenir s'il n'y a pas dans notre amour quelque chose qui le rende possible.

Oui, c'est vrai, si l'amour humain n'est pas le symbole, le sacrement d'une réalité qui le fonde, je ne crois pas que cela soit possible, je veux dire *au sens parfaitement créateur*.

Y a-t-il dans l'histoire plus que l'histoire ? Y a-t-il dans l'homme plus que l'homme ? C'est à toi de découvrir petit à petit une réponse, non pas intellectuelle mais dans ta vie créatrice.

L'avenir de l'homme est un commencement absolu

Si l'homme est un être *purement* historique, qui ne se définit *que* par référence à l'histoire, il ne peut se déterminer que par référence à un futur. S'il n'y a pas d'éternel qui puisse vraiment l'asseoir, le fonder dans sa vérité d'homme, révélant toutes les dimensions de sa liberté, il confondra l'avenir avec un mythe du

futur. Le mythe du « progrès » est un mythe du futur. Les lendemains qui chantent : « la fin de la misère », « la fin de l'ignorance », « la fin de la maladie », « la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme », voire « la fin de Dieu »... un futur est toujours *la fin* de quelque chose. Mais si la mélodie du lendemain ne commence pas *aujourd'hui*, elle ne commencera pas demain. Bien qu'il faille absolument être libéré de la misère, par exemple, il ne suffit pas de l'être pour trouver son avenir totalement humain : la fin de la misère peut très bien n'être que l'entrée dans une société où l'on est réduit au rôle de consommateur, manipulé par la publicité, et finalement « consommé » par les rouages économiques.

C'est *l'aujourd'hui de Dieu*, l'aujourd'hui de Yahvé, qui seul peut faire que la mélodie du lendemain commence aujourd'hui. Dans la logique prophétique, nous sommes toujours rappelés à un présent de l'homme par lequel se décide tout son avenir.

Les « pauvres de Yahvé », dont je parlerai au chapitre suivant, ont vécu la logique prophétique. Ils l'ont incarnée, rendue présente dans l'histoire. Ils ont compris d'une façon extraordinaire que l'avenir de l'homme n'est pas la fin de quelque chose mais un commencement, *un commencement absolu*, une création nouvelle. Sa figure est celle d'un enfant : « un enfant nous est né, un enfant nous est donné. » Le visage de l'avenir est *créationnel*, comme une enfance qui demeure.

Sa figure est aussi celle d'un serviteur, du « Serviteur souffrant ». Parce que dans ce sacré monde, il n'est pas possible de révéler l'avenir véritablement humain du monde, sans que toutes les puissances violentes vous tombent dessus. Et pourtant, c'est par le « Serviteur souffrant » que l'avenir passe²⁰.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une connaissance de Dieu. La question qui nous est posée, c'est effectivement : *quelle est la vraie nature de la toute-puissance de Dieu ?* Puisque l'avenir des hommes repose sur elle, quelle est la vraie nature de cette puissance ?

Les prophètes avaient déjà compris parfaitement que *l'avenir des hommes et l'avenir de Dieu, c'est le même*. Le Dieu vivant, le Créateur, ne surplombe pas les hommes du haut de sa grandeur. Il est le Dieu « avec nous », qui prend parti, qui fonde vraiment l'espérance des hommes, et en lui l'avenir des hommes et le sien se rejoignent et se confondent. C'est dans ce sens que le premier Isaïe parlait de l'Emmanuel, « Dieu avec nous » (Is 7, 14) (à ne pas confondre avec les dieux des nations, le « Gott mit uns » de toutes les annexions idéologiques de Dieu, quelles qu'elles soient !)

Les prophètes ont voulu se définir par rapport à la vraie connaissance de Dieu. Ils l'ont fait consciemment avec le « petit reste ». Ils ont commencé à comprendre que la puissance de Dieu est quelque chose d'absolument étranger à ce que l'homme appelle d'habitude « puissance », une transformation qui demande au contraire qu'il convertisse l'idée qu'il se fait du pouvoir. Non pas pour faire de la puissance de Dieu quelque chose de plus distingué, de plus éthéré, mais pour entrer vraiment dans une création nouvelle. Et on voit dans les livres des prophètes, en particulier le premier Isaïe, que l'espérance qu'ils opposent à ces grandes puissances, c'est un *enfant* : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière [...] Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné, il a reçu l'empire sur ses épaules... » (Is 9, 1–5) et c'est lui qui est la *puissance* de Dieu.

L'homme idolâtre (que nous sommes tous) ne comprend rien à ce que veut dire *miser l'avenir de l'homme sur un enfant* ! Ce n'est pas politique... Et pourtant, « un enfant nous est né », cela

peut fonder une décision humaine, concerner la vie des hommes. Parce que cet enfant représente et porte la véritable puissance, « il a reçu l'empire sur ses épaules ».

Plus loin, le même Isaïe, toujours dans une même option prophétique d'avenir et d'espérance, opposera aux grandes puissances impérialistes de l'époque « un rejeton » (Is 11, 1) dont il dit :

« Il ne juge pas sur l'apparence
ne se prononce pas d'après ce qu'il entend dire,
mais il fait droit aux miséreux en toute justice... » (Is 11, 3–4).

Le pauvre est celui qui ne se laisse pas flouer par les apparences. Quelle perspicacité cela suppose ! Le pauvre ne se prononce pas d'après ce qu'il entend dire, mais c'est lui qui porte l'avenir absolu des hommes. Et cela, c'est la révélation de la pauvreté.

Et puis, dans le deuxième Isaïe, ce sera le Serviteur souffrant (chap. 42, 50 et 53).

Les apôtres et les disciples ont suivi le Christ parce qu'ils cherchaient justement l'espérance d'Israël. Ils attendaient de lui qu'il réalise cette espérance. Il est évident qu'il y avait à boire et à manger dans leur décision de suivre le Christ. Ils attendaient de lui quelque chose du genre de l'attrait des grandes puissances impérialistes, et le Christ les a déçus, jusqu'au jour où ils ont découvert autre chose.

Les pauvres de Yahvé ont lancé un véritable défi, le contraire d'un conformisme : « ne soyez pas les conformistes de ce monde » mais libérez-vous de ce conformisme, ne vous en laissez pas imposer par les apparences. C'est en même temps le commencement d'une libération profonde. Si on veut comprendre le Christ, il faut découvrir cela petit à petit, car c'est une expérience qui se crée peu à peu, qui se structure, cela ne se

fait pas subitement.

Il est clair que les pauvres de Yahvé ont eu des tentations, des jours où ils ont dû se demander : « Que faire ? » C'est le cas du prophète Jérémie qui, par sa vie, a alimenté ce courant des pauvres de Yahvé. Il est passé par toutes sortes d'épreuves et il y a des jours où il s'est dit, découragé : je me suis trompé, l'avenir n'est pas de ce côté-là ; pourquoi ne serait-il pas du côté de ces grandes puissances impérialistes ? Et pourtant, c'est bien avec les scandales comme celui provoqué par Jérémie que l'histoire humaine se débloque. Avec ce chemin de liberté, la vie humaine se débloque. Le vrai avenir de l'homme, c'est la béatitude.

Équivoques et imposture

On comprend pourquoi l'homme pécheur que nous sommes tous, fera tout ce qu'il pourra pour désamorcer les béatitudes, les banaliser, les trivialisier, en faire quelque chose d'anodin qu'il est de bon ton de lire de temps en temps dans les églises... Transformer en une espèce d'idéalisme vaporeux ce qui est l'option décisive où un homme joue sa vie et sa mort, car cette option est exigeante.

Quand on pense à ce qu'une société a pu faire des béatitudes, on voit à l'œuvre, précisément, cet esprit de dégradation. Les béatitudes ont d'abord été réduites à un luxe pour quelques-uns, puis on les a reléguées dans une zone irréaliste planant au-dessus des bagarres de l'histoire. Là, elles ne dérangent personne, elles sont du « spirituel » qui ne touche jamais terre ! Voilà l'imposture qui donne bonne conscience ! On peut alors miser sa vie sur l'argent, les puissances de domination, tout en gardant comme doublure parallèle les béatitudes, ce bel idéalisme ! Il y a là une espèce d'hypocrisie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

révolution de 1848 : « Mon choix est fait, je suis pour l'autorité contre la révolte, pour la conservation contre la destruction, pour la société contre le socialisme. » En réalité, il exprimait le choix fait par les chrétiens de l'époque, à quelques rares exceptions près. Ce choix coûte cher aujourd'hui et fait lever des moissons très peu comestibles.

Par ailleurs, ce choix étant fait, il restait l'envers de cette société : le prolétariat. Les chrétiens ont toujours gardé mauvaise conscience de leur choix, ne se résignant pas à avoir choisi, au fond. Et on comprend pourquoi. Ce choix était équivoque parce qu'on a défini les pauvres par rapport à une société donnée où « les pauvres sont à évangéliser » ! Le choix étant fait, on a *louché* du côté du prolétariat, jusqu'à ces derniers temps inclusivement. Il y a là un drame terrible qu'on comprend très bien.

La pauvreté est à la source de l'existence

Dans ces données fondamentales, si on compare avec les pauvres de Yahvé, on voit que l'espérance divine et la définition des pauvres par rapport à une société donnée ne sont pas du tout la même chose. Après le concile de Vatican II, quand a été demandé à l'Église une conversion, une mutation, il ne s'agissait pas seulement de déplacer les meubles. Il s'agissait de *convertir* son esprit, son jugement, son échelle des valeurs et de redécouvrir la porte de la Bonne Nouvelle, la pauvreté, celle dont les prophètes ont parlé dans leur espérance, celle de Jésus-Christ. La responsabilité propre des chrétiens est à retrouver. À celui qui a beaucoup reçu, il sera demandé des comptes : « Qu'as-tu fait de la pauvreté de Jésus-Christ ? Une casuistique de l'avoir ? »

Il faudrait comprendre que la pauvreté est ce qui permet de vivre la foi, l'espérance et même la charité, authentiquement. Seul, le pauvre peut croire authentiquement. Seul, il peut espérer authentiquement. Seul, il peut aimer authentiquement. Sinon, on tombe dans des équivoques. Et quand ces équivoques deviennent sociales, la situation est terrible et on est condamné à des choix impossibles. La division des chrétiens vient de là. C'est une de ses causes principales.

Que devient l'universel là-dedans ? L'enjeu, en effet, n'est pas la sauvegarde du « christianisme » mais notre existence humaine, c'est purement et simplement notre vie dans sa signification, sa vérité. Il ne s'agit pas de sauver « un héritage culturel », mais l'esprit de pauvreté qui est *à la source de l'existence*.

L'esprit de pauvreté permet de découvrir l'essentiel, alors que le riche est un compliqué qui finit par mettre sa joie dans cette complication et dans des tas de choses inutiles. Il suffit de lire aujourd'hui les études de sociologues qui essaient d'analyser notre société, pour voir que nous sommes embarqués dans des situations terriblement embrouillées où se joue l'avenir, dans toutes ses dimensions, y compris l'éternelle.

J'ai rappelé ces quelques données pour que nous puissions retrouver l'intelligence du Christ : il est justement *celui qui est au bout des pauvres, de la grande lignée des pauvres*. Dont la Vierge Marie, en particulier, qui a exulté en son chant des pauvres enracinés dans le passé et tournés vers l'avenir (Lc 1, 46–55).

Il faut essayer de se recueillir autour de ces données de la Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres et que seuls les pauvres peuvent comprendre. Il faut renouveler une décision qui est incluse dans notre baptême, si nous sommes croyants, et voir comment nous pourrions réorienter notre vie en découvrant

l'essentiel et où il se joue. Il y a une critique, un ressourcement à faire. Il ne s'agit pas d'idées toutes faites, d'idées abstraites, mais d'une *expérience* qui ne s'éclaire que petit à petit.

L'enjeu, c'est l'intelligence de l'Évangile, c'est-à-dire l'intelligence de notre propre espérance. Nous devons faire ce travail non seulement pour nous, mais pour tous. Le moment venu, tous en bénéficieront, dans la mesure où nous retrouverons notre espérance digne de Dieu et de l'humanité tout entière²¹.

21. On trouvera un développement plus large des thèmes de ce chapitre dans le livre de Pierre Ganne, *Le Pauvre et le Prophète*, Éditions Anne Sigier, 2003.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une colonne de fer
et une muraille de bronze
face à tout ce pays :
les rois de Juda, ses princes,
ses prophètes et le peuple du pays.
Ils vont lutter contre toi,
mais sans pouvoir te vaincre,
car je suis avec toi pour te délivrer » (v. 17–19).

Tu les auras tous sur le dos, tous en chœur ils vont lutter contre toi. Mais tu vaincras, « car je suis avec toi pour te délivrer ». Pauvre Jérémie...

Son expérience spirituelle, c'est *la familiarité de Dieu*. Il n'y a pas de mise en scène. Cela se passe en famille, dans une scène familière : il fait sa soupe. Un contact simple, immédiat, avec la présence de Dieu. Jérémie gardera toute sa vie cette familiarité avec Dieu, on le voit dans son œuvre. Il lui parlera familièrement. Dans ce qu'on appelle ses « confessions », c'est-à-dire son journal, il livre des confidences sur les crises par lesquelles il passe. Il se plaint à Dieu comme on se plaint à un ami, d'une façon très directe. Il aura ses crises de désespoir et le lui dira. Il a été littéralement scandalisé, ébranlé jusqu'au plus profond de son être, et il est passé au travers de toutes sortes d'épreuves. Sa famille d'Anatot a vu qu'il s'opposait à toutes les autorités et a essayé de l'empoisonner ! Cela marque la vie d'un homme, surtout quand il est déjà accablé par ailleurs :

« Tu as le droit pour toi, Yahvé,
quand je prétends requérir contre toi.
Je voudrais seulement débattre avec toi un point de justice :
Pourquoi le sort des méchants est-il prospère ?
pourquoi tous les perfides goûtent-ils la paix ?

Tu les plantes, ils s'enracinent,
ils viennent bien, ils portent du fruit.
Pourtant tu n'es près que de leur bouche,
et loin de leurs reins », de leur cœur (12, 1–2).
Et Dieu lui dit qu'il n'a encore rien vu :
« Si la course avec des piétons t'épuise,
comment lutteras-tu avec des chevaux ?
Et si dans un pays tranquille tu n'es pas sûr,
que feras-tu dans les halliers du Jourdain ? » (12, 5).

La tentative d'empoisonnement par ses frères et sa famille est mentionnée aux chapitres 11, 18–19 et 12, 6 :

« Yahvé me l'a fait savoir et je l'ai su ; tu m'as alors montré leurs agissements. Et moi, comme un agneau confiant qu'on mène à l'abattoir, j'ignorais qu'ils tramaient contre moi des machinations : “Détruisons l'arbre dans sa vigueur, arrachons-le de la terre des vivants, qu'on ne se souvienne plus de son nom²⁴ !” »

Autre plainte au chapitre 20, 7–18 :

« Tu m'as séduit, Yahvé, et je me suis laissé séduire ;
tu m'as maîtrisé : tu as été le plus fort.
Je suis prétexte continuel à moquerie,
la fable de tout le monde. »

Des faux prophètes maintenaient un climat hostile contre lui, ou le chansonnaient. Les gosses lui couraient après, on l'appelait « Terreur tout autour » ou « de tous côtés » (v. 10).

« Chaque fois que j'ai à dire la parole, je dois crier et proclamer : “Violence et ruine !” » (v. 10).

Et il s'est dit : je ne parlerai plus. Mais il n'y a rien eu à faire, la pression intérieure est trop forte : il faut que je parle, sans quoi

je me renie moi-même (voir v. 9).

« Tous ceux qui étaient mes amis guettaient ma chute » (v. 10).

Il y a en plus de la passion nationale là-dedans, des passions politiques qui sont en jeu à travers ces querelles. Et même des passions religieuses contre lui. Mais Jérémie finit par dire :

« ... c'est à toi que j'ai remis ma cause.

Chantez Yahvé,

louez Yahvé,

car il a délivré l'âme du pauvre

de la main des malfaisants » (v. 12–13).

C'est pourquoi toute la *spiritualité du pauvre* est venue de Jérémie. Il s'est senti dans la situation du pauvre. Il n'a plus que Yahvé, et encore, il est terrible ! En effet, dans un moment de désespoir, Jérémie s'écrie : « Maudit soit le jour où je suis né ! » La suite, 20, 14–18, est plus dure encore ! Aucun autre prophète n'aurait osé dire cela. Il l'aurait rentré en lui-même. Mais Jérémie connaît cette familiarité de Dieu et il va à l'extrême dans le dialogue avec lui.

150 ans plus tard, un disciple de Jérémie reprendra ce scandale de la prospérité des méchants et de la souffrance dont on ne voit pas d'issue. Et il développera le thème en le généralisant. C'est l'auteur du livre de Job. Il reprend en effet : « Maudit soit le jour où je suis né ! » Si on compare ce texte avec celui de Jérémie, on voit que les paroles de Jérémie ont passé dans la conscience d'un homme qui avait l'esprit poétique et a laissé aller sa verve, prenant un personnage païen, Job, pour l'exprimer.

Toute la béatitude du pauvre viendra de Jérémie. Le pauvre : celui qui n'a plus d'appui que Dieu.

Les contemporains de Jésus de Nazareth ont très bien senti

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui a donné cette idée du Serviteur souffrant. *C'est Jérémie et tout Israël*. Le peuple de Dieu qui a passé par la terrible épreuve de l'Exil, pire que la servitude d'Égypte, parce que ce peuple a été rayé de l'histoire, dispersé. Pour des hommes conscients que, depuis l'Exode, ils avaient reconnu le vrai Dieu à sa puissance de libération, pour des hommes qui, à partir de là, avaient compris que ce don de libération fait par Dieu aux hommes est une espérance non seulement pour eux mais pour le monde entier, et qui aboutissaient à un désastre aussi total que l'Exil, une question se posait ! Il était impossible de douter de la fidélité de Dieu :

— Il est impossible que Dieu, pédagogue d'Israël et de son peuple, ne puisse nous faire comprendre son dessein. Comment alors correspondre avec l'action de Dieu, même dans les pires désastres, puisqu'il ne renonce pas à son dessein ? Jérémie avait dit : « Il y aura une Nouvelle Alliance. » Nous en sommes à un point tel que Dieu lui-même ne peut plus continuer...

Quand ce peuple n'existe plus dans l'Exil, quand Ézéchiël le voit comme une plaine d'ossements desséchés, quand ils se disent : « Notre espérance est morte », à ce moment-là est venue la tentation du désespoir, à laquelle certains ont cédé. D'autres se sont demandé : en attendant la Nouvelle Alliance annoncée par Jérémie, que faire de ces épreuves ? Quel sens leur donner ?

C'est à ces questions que répond le Serviteur souffrant. Il y a là toute une expérience spirituelle qui a mûri, alimentée de tous côtés, par Jérémie, par Ézéchiël et par d'autres, et qui a fini par s'exprimer chez le Deutéro-Isaïe. Le Serviteur est un peu polyvalent. Au départ, c'est sûrement Jérémie. Mais après, c'est le peuple d'Israël lui-même. Et on s'aperçoit que c'est aussi un personnage dans le peuple. Ils ont finalement découvert que cette épreuve est féconde, comme il est dit au début du quatrième poème :

« Voici que mon serviteur prospérera,
il grandira, s'élèvera, sera placé très haut.
De même que des multitudes avaient été saisies d'épouvante à sa
vue,
– car il n'avait plus figure humaine,
et son apparence n'était plus celle d'un homme –
de même des multitudes de nations seront dans la stupéfaction,
devant lui des rois resteront bouche close,
pour avoir vu ce qui ne leur avait pas été raconté,
pour avoir appris ce qu'ils n'avaient pas entendu dire » (52, 13–
15).

C'est Jérémie, c'est le peuple d'Israël, c'est une expérience *généralisable* et qui devient intéressante pour nous aussi à ce moment-là (voir Isaïe 11 : « Un rejeton sort de la souche de Jessé, un surgeon pousse de ses racines, sur lui repose l'Esprit de Yahvé... »). C'est très important pour Israël : il n'y a pas d'opposition entre un peuple et un homme. Nous nous posons de faux problèmes en nous demandant : est-ce un individu ? est-ce un peuple ?

« Or ce sont nos souffrances qu'il portait... ». Il y a un moment où cette réflexion, cette prise de conscience du sens de la liberté, est *portée à une telle température que le personnage dépasse tout de suite Israël. Il s'universalise et est poussé vers l'avenir. Et c'est en ce sens que c'est une prophétie.*

« Or ce sont nos souffrances qu'il portait [...] et Yahvé a fait reposer sur lui nos fautes à tous. »
[...] « Yahvé a voulu l'écraser par la souffrance ;
s'il offre sa vie en sacrifice expiatoire,
il verra une postérité, il prolongera ses jours,
et par lui la volonté de Yahvé s'accomplira.

À la suite de l'épreuve endurée par son âme,
il verra la lumière et sera comblé.

Par sa connaissance, le juste, mon serviteur, justifiera des
multitudes,
en s'accablant lui-même de leurs fautes » (53, 10–11).

Cela veut dire que l'espérance passe à travers ses épreuves. Visiblement, on part d'une expérience concrète, personnelle, et tout à coup on débouche sur un personnage, le vrai Israël. Là, il ne faut pas trop d'esprit de géométrie ! Ils ont découvert la loi du sacrifice, c'est-à-dire du *don de la vie*.

Don de soi, souffrance et joie

Le mot *sacrifice* ne doit pas laisser notre esprit s'égarer dans des visions plus ou moins irréelles. Claude Tresmontant écrit que « le sacrifice, ce n'est pas quelque chose de mythique. Lorsque Alleg ou Audin se laissent torturer, et l'un d'eux jusqu'à la mort, pour une cause qu'ils estiment juste, c'est un sacrifice²⁷. Tout travail, toute œuvre, impliquent, exigent un sacrifice [...]. Marx a perdu, pendant ses années de famine dans les hôtels de Londres, deux de ses filles. Il a sacrifié pour une cause qu'il estimait juste, son confort, sa tranquillité, son bien-être, sa vie familiale. [...] Ces exemples montrent que le sacrifice n'est pas une notion mythique, mais concrète, positive, inéluctable. [...] Ainsi le prophétisme implique aussi le sacrifice. Le prophète qui revendique pour la justice dans une communauté tribale ou nationale qui est collectivement injuste, sait le risque qu'il court, hier comme aujourd'hui. [...] Tout effort pour la justice ou la vérité soulève inévitablement, une résistance de la part de ceux qui ont des intérêts à préserver », que ce soit dans l'ordre social ou politique ou dans leur système de pensée²⁸.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Le lion rugit-il dans la forêt
sans avoir trouvé une proie ?
Le lionceau donne-t-il de la voix dans son antre
sans avoir rien pris ?
L’oiseau tombe-t-il à terre
sans qu’il y ait de piège ?
Le filet se soulève-t-il du sol
sans rien attraper ?
Le cor sonne-t-il dans une ville
sans que le peuple en soit alarmé ?
Arrive-t-il un malheur dans une ville
sans que Yahvé en soit l’auteur ?
En vérité, le Seigneur Yahvé ne fait rien
qu’il n’ait révélé son dessein à ses serviteurs les prophètes.
Le lion rugit : qui ne craindrait ?
Le Seigneur Yahvé parle : qui ne prophétiserait ? » (3, 4–8).

Les prophètes sont ses serviteurs dans l’histoire.

Le plus remarquable chez Amos, c’est le sens de sa mission irrésistible : faire sauter le nationalisme religieux, le particularisme religieux, pour affirmer le caractère *universel* du salut de Dieu, toujours menacé. Les hommes ont en effet bien de la peine à s’ouvrir à l’universel réel. L’important, c’est cet universalisme.

Au début du livre, il y a toute une série de prophéties concernant toutes les nations voisines, série qui se termine par Israël, justement, très durement jugé (ch. 1 et 2). Mais ce qui devait scandaliser ces Juifs, c’est que toutes les nations sont soumises au même dessein de Dieu. La foi n’est pas nationale, elle n’est pas un métal dont on est décoré intérieurement ou extérieurement en faisant la prière que fera le pharisien : « Je ne

suis pas comme les autres hommes. »

Tous les peuples étaient en effervescence, se demandant s'ils devaient collaborer ou profiter de l'invasion, etc. (car beaucoup de gens volent au secours de la victoire en pensant : « Si je n'étais pas venu... ! » Ces gens-là bénissent toujours le succès, quel qu'il soit).

Le peuple de Dieu, c'est l'humanité. Amos ne l'a pas oublié. Si Dieu parle, c'est pour un *service*. Toute élection de Dieu est pour faire un service, non pour faire des privilégiés. Israël n'a pas de privilège.

« N'êtes-vous pas pour moi comme des Kushites, enfants d'Israël ? oracle de Yahvé.

N'ai-je pas fait monter Israël du pays d'Égypte, comme les Philistins de Kaphtor et les Araméens de Qir ? Voici que mes yeux sont dirigés sur le royaume pécheur, pour l'exterminer de la face de la terre.

Toutefois je n'exterminerai pas complètement la maison de Jacob, oracle de Yahvé » (9, 7–8).

Autrement dit : je vous ai demandé un service et vous ne me le donnez pas. Quand on sait que les Philistins étaient les grands ennemis héréditaires, cela veut dire :

— J'aime tous les hommes. J'ai fait alliance avec tous les hommes depuis Noé, et c'est pour réaliser cette alliance universelle que je vous ai demandé d'être le germe, le ferment. Et vous en faites un privilège pour vous goberger. « N'ai-je pas fait monter les Israélites du pays d'Égypte comme les Philistins de Kaphtor ? »

La logique « à rebrousse-poil » revient en effet à penser :

— Puisque nous sommes les privilégiés, Dieu ne nous jugera pas comme les autres. Le malheur ne nous atteindra pas.

Amos dit le contraire. Mais il ajoute qu'il y aura un petit reste : « Toutefois je n'exterminerai pas complètement la maison de Jacob. »

Quand on lit attentivement Amos, on est frappé par l'allure nettement consciente de cet universalisme, par cette manière de dénoncer un nationalisme fermé. Il s'en prend à ces pèlerinages non pas parce qu'ils étaient des lieux de prière et de proclamation de la parole de Dieu – car on devait y réciter la sortie d'Égypte – mais parce qu'ils représentaient un phénomène de nationalisme fermé. Il le dénonce avec une ironie cinglante :

« Allez à Béthel, et péchez !

à Gilgal, et péchez de plus belle ! » (4, 4).

« Écoutez et attestez-le à la maison de Jacob [...] :

le jour où je visiterai Israël pour ses crimes,

je visiterai les autels de Béthel ;

les cornes de l'autel seront brisées

et tomberont à terre.

Je frapperai la maison d'hiver et la maison d'été,

les demeures d'ivoire seront détruites

et les maisons d'ébène disparaîtront » (3, 13–15).

Il y avait en effet sur les monts de Galilée, des villas magnifiques. Amos dénonce le péché d'injustice, comme il le dénonce chez des nations païennes qui n'ont pas reçu la parole de Yahvé. Il dénonce le *fait* chez ces nations parce que la loi est écrite *dans leur conscience*. Sinon il ne viserait pas ces nations païennes qui n'avaient rien à faire avec la Loi de Yahvé. Je rappelle ses paroles, déjà citées :

« Écoutez ceci, vous qui écrasez le pauvre

et voudriez faire disparaître les humbles du pays,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soit *transformée*.

Dans la foi chrétienne, nous attendons non pas « un autre monde » mais *un monde autre*, c'est-à-dire transformé, réconcilié avec Dieu et avec l'homme. Nous attendons « une terre nouvelle », pas un autre monde. Contrairement aux païens, les Hébreux ont refusé le faux surnaturel qui est une *doublure* du réel. Et Jésus ne les contredira pas, car il montrera un jour un *corps transformé* et il dira : « Suivez-moi. »

Il ne faut pas lire l'Évangile avec des yeux païens, *dualistes*. Il faut comprendre l'humain, *le pain*. La création de Dieu doit aboutir et son esprit de justice et d'amour doit habiter la terre pour qu'enfin la mort devienne le signe de cette transformation. C'est ce qu'il y a derrière l'amour de la terre des prophètes. Ils n'ont pas voulu laisser la terre de Dieu pour des chimères spiritualistes. Ce sont des chimères qui ont alimenté l'athéisme d'aujourd'hui. La grandeur d'Israël a été ce que Gonzalez Ruiz appelait « le matérialisme d'Israël ». D'où l'importance, pour eux, de la création. Mais cette création est *en genèse*, c'est *nous* et la création *par nous* de notre monde humain, c'est-à-dire au fond, de notre véritable monde, le monde entraîné dans le dessein de salut. Quelle patience de Dieu !

Les sacrements du Christ nous le rappellent à chaque instant :

— C'est la vie d'un univers que je veux transformer par ma présence ; et je ne veux pas de magie. J'ai besoin de ta liberté et de ton intelligence. Comprends-moi.

La grâce de Dieu qu'est le Saint-Esprit nous vient par du pain et du vin, par de l'huile... Le blé, le moût, l'huile fraîche, etc., cela veut dire que ce monde sera transformé, non pas dénaturé, mais transformé. C'est pourquoi Jésus dit :

— Vous voulez savoir ce qu'est le Royaume de Dieu ? Eh bien, regardez le semeur, plongez dans son geste jusqu'à la

dernière signification. Regardez du pain jusqu'au bout. C'est le pain de vie.

Ne soyons pas des spiritualistes désincarnés qui cherchent Dieu partout, sauf dans la réalité. J'ai vu une fois une explication de l'eucharistie, faite pour bien en montrer tout le mystère, croyait son auteur. À l'offertoire, il y a du pain, rien que du pain, disait-il. « Mais après la consécration, le Christ s'est *substitué* au pain » (!) L'auteur ne s'est pas rendu compte qu'il foutait tout le christianisme en l'air ! L'Église a *rejeté* le terme de « substitution », qui veut dire : « Ote-toi de là que je m'y mette ! Je pense à ta place ! » C'est le Dieu de l'irréel, le Dieu des escamotages !

Les prophètes étaient sains d'esprit. C'est pourquoi Jésus s'est mis dedans, lui qui savait ce qu'il faisait. Non, l'eucharistie n'est pas une substitution mais une *transformation*. Ce qui était pain devient *plus pain que jamais, jusqu'à la vie éternelle*. Comme nos amours humaines : elles ne seront pas dénaturées mais transformées, *des amours humaines plus vraies que jamais, plus attentives que jamais*. C'est cela, l'œuvre de Dieu.

Terminons ce chapitre sur les vocations des prophètes, révélatrices de leur manière de vivre la foi, par la mention rapide de la vocation du Christ et de celle de saint Paul.

Le Christ aussi a eu une vocation, une vocation incomparable, certes. Elle est révélée à son baptême. Les premiers chrétiens avaient compris l'importance du baptême, c'est un vieux fait liturgique. On voit très bien, en effet, le rôle du Christ. Toutes les vocations convergent vers lui et s'originent en lui.

« Alors paraît Jésus : de Galilée il vient au Jourdain vers Jean pour être baptisé par lui. Celui-ci voulait l'en détourner :

“C’est moi, disait-il, qui ai besoin d’être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi !” Mais Jésus lui répondit : “Laisse faire pour l’instant : c’est ainsi qu’il nous convient d’accomplir toute justice.” Alors il le laisse faire » (Mt 3, 13–15).

La vocation propre du Christ est très mêlée à Israël et dit qu’elle est la vraie espérance, qu’elle est la vérité du rapport créature/Créateur.

« Aussitôt baptisé, Jésus remonta de l’eau ; et voici que les cieux s’ouvrirent : il vit l’Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici qu’une voix venue des cieux disait : “Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur” » (3, 16–17).

Sa vocation dit aussi la vérité du rapport au Père. Et il reçoit l’Esprit parce qu’il doit donner la plénitude de l’Esprit.

Dernier exemple, la vocation de saint Paul, au chapitre 9 des Actes des apôtres, qui contient en germe toute sa théologie. « Ne respirant toujours que menaces et carnages à l’égard des disciples du Seigneur », dit saint Luc, il voulait aller en chercher jusque dans les synagogues de Damas pour les amener « enchaînés » à Jérusalem :

« Il faisait route et s’approchait de Damas, quand soudain une lumière venue du ciel l’enveloppa de sa clarté. Tombant à terre, il entendit une voix qui lui disait : “Saoul, Saoul, pourquoi me persécutes-tu ?” – Qui es-tu, Seigneur ?” demanda-t-il. Et lui : “Je suis Jésus que tu persécutes.” » (Ac 9, 3–5).

Il comprend qu’il ne persécute pas Jésus mais *Jésus dans ses membres*. Et il découvre cette solidarité unique, la solidarité des membres dans le Christ et au Christ. Cette identification des chrétiens au Christ se retrouve ensuite dans toute sa théologie. « Pourquoi me persécutes-tu ? »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

être au même point. Dans ces conditions les ambiguïtés du sacré ne sont plus une vue de l'esprit, elles sont vécues par la conscience qui en est travaillée jusqu'à l'éclatement. Ainsi se dessine en traits schématiques mais précis le drame spirituel de notre époque. Ce drame consiste en la rupture et en l'opposition entre le rapport de l'homme à Dieu et le rapport de l'homme à l'homme, parce que la liberté insuffisamment révélée au cœur du sacré est tout entière refoulée dans les rapports purement humains, qui entrent en conflit et en concurrence avec le rapport au Dieu-Maître exclusif de la liberté.

Nous avons indiqué un peu plus haut les perspectives mythiques qu'ouvre un humanisme athée. L'espérance frustrée ne demeure pas moins avide de la puissance absolue, mais elle ne la rencontre plus qu'au niveau humain. C'est la puissance de l'homme qui sera sacralisée, érigée en idole : sa puissance technique (science), sa puissance politique (justice), sa puissance morale (liberté).

De son côté l'homme du sacré, de ce sacré qui maintient un rapport à Dieu ambigu, aura tendance à choisir Dieu contre l'homme, à se méfier des valeurs constructrices et libératrices de la communauté historique des hommes : du travail, de la recherche scientifique, de la justice sociale, de la liberté. Sa morale, au lieu d'être adhésion aux valeurs promotrices de l'humain, tendra à se vider de tout contenu pour tourner au formalisme.

Ainsi l'humanité est divisée et déchirée au plus intime de son espérance. Qui la libérera de cette situation mortelle ? de cette double abstraction : l'homme sans Dieu, Dieu sans l'homme ? La réponse existe, non point, certes, toute faite, mais dans l'appel qui retentit à travers l'histoire humaine en Jésus-Christ « espérance de la gloire et de la liberté des enfants de Dieu ».

Table des matières

Avertissement

Pourquoi s'intéresser aux prophètes aujourd'hui ?

Chapitre 1

Se libérer des fausses images

Quelques repères historiques

Les prophètes n'étaient pas des illuminés

Les prophètes n'annonçaient pas l'avenir comme des astrologues

Les prophètes n'intervenaient pas sans cesse. Modes
d'intervention et recueils

Un exemple : le quatrain d'Amos 4, 1–3

Les gestes prophétiques

Le Christ se fait comprendre à travers les prophètes

Chapitre 2

La source de la doctrine des prophètes

L'Exode, expérience de Dieu comme puissance de libération

L'expérience qui fait comprendre l'histoire passée

Dieu, puissance de libération en temps de catastrophes

« Toi donc, libère tes frères »

Chapitre 3

Aperçu des thèmes dans Isaïe 1

Remarque sur l'écoute de la parole

Chapitre 4

La doctrine commune des prophètes en sept points

1 – Dénonciation du péché d'injustice

- 2 – Dans l’injustice, votre culte est faux
- 3 – Vous ne connaissez pas Dieu
- 4 – Le châtement est inévitable, conséquence du péché collectif
- 5 – Mais Dieu demeure fidèle : le « petit reste »
- 6 – Le Règne messianique et ses biens
- 7 – Perspectives eschatologiques

Chapitre 5

L’expression poétique des prophètes

« Les régions les plus nobles de la sensibilité »

L’attention, acte spirituel

Chapitre 6

L’évolution du mot « justice »

Chapitre 7

Prophétisme, futur et avenir

L’avenir n’est pas le futur

Y a-t-il dans l’histoire plus que l’histoire ?

La futurologie vise la maîtrise, l’avenir est ma création

Un exemple : la création artistique

Faire de la dure épreuve une création révélatrice

L’avenir de l’homme est un commencement absolu

Chapitre 8

L’espérance des pauvres et des prophètes

Retrouver les « pauvres de Yahvé »

La misère n’est pas la pauvreté évangélique

Refuser de compter sur les « grandes violences impérialistes »

La pauvreté est une décision personnelle d’espérance

L’avenir commun des hommes et de Dieu

Équivoques et imposture

De la perversion à la liberté du jugement
L'espérance engage l'universel
Sortir de l'athéisme bourgeois et de ses conséquences
La pauvreté est à la source de l'existence

Chapitre 9

La diversité des prophètes et de leurs spiritualités

Les récits de vocation

Isaïe et la sainteté de Dieu

Jérémie et la familiarité avec Dieu

Le Deutéro-Isaïe et l'expérience du Serviteur souffrant

Ézéchiël et la présence de Dieu dans la détresse du peuple

Amos et l'universalité du salut de Dieu

Osée et la tendresse de Dieu

Conclusion apéritive

Annexe

Signification de l'idolâtrie